

Jellel Gasteli En Tunisie

Il se peut que le poète et le photographe se rencontrent, d'abord dans l'exercice de leur fonction, c'est-à-dire dans la vérité de l'instant capturé par le mot ou par l'image, ensuite en raison d'un cheminement similaire qui enchaîne le départ au retour, l'errance au séjour, l'un et l'autre ayant quitté le même pays et ayant choisi de résider dans la même ville étrangère qui est devenue la leur.

L'un et l'autre partagent aussi une double généalogie à tout le moins spirituelle, pressentant dans leur chair le tissage des fils d'Orient et d'Occident, et leurs yeux se trouvent acclimatés à la lumière du nord comme à celle du midi. Ils se sont confrontés de par le monde à des sites qui leur ont apporté l'inspiration et l'identification du sujet (pour photographier, pour écrire) sans que le trouble obscurcisse le lien avec le pays natal. Simplement au suspense du sentiment de l'appartenance succède une bonne distance qui assure l'entretien critique avec le natal.

Et, bien qu'il soit différé, tel horizon natal demeure, quoi qu'on en pense, celui de l'élection et du privilège. On a beau avoir accumulé les visions émanant des cent climats que l'artiste ou le poète nomade a croisés, rien ne peut dans le mythe oblitérer la poussière safran qui se lève à chaque pas sur la scène de l'enfance ou sur le parterre des coulisses sinon de l'arrière-pays qui la prolongent.

Il est question de paradis, donc. Et le contexte ne m'oblige pas de me poser la question rituelle, savoir si tel paradis est perdu ou s'il perdure. Simplement ce paradis propose l'adhésion à un pacte qui consiste à s'attribuer l'art d'en rendre compte dans le jeu alternatif de la présence et de l'absence, entre l'effacement et l'émergence, entre le caduc et le persistant.

Souvent la scène de l'enfance est circonscrite, elle se confond à un espace limité, qui se réduit à des sensations et des émotions, des parfums, des visions, des sons associés à une maison, une cour, une rue, une place, un quartier, un bourg, un rivage, ou encore aux étages et aux zones qui forment une agglomération urbaine, avec la campagne qui s'y attache. Il y aura toujours, à la périphérie ou aux confins, des recoins et des marges qui échapperont à la connaissance que nous avons du pays natal, ils se trouvent forclos du vécu qui peuple la scène de l'enfance, celle qui reste essentielle dans la fabrication du mythe sans lequel il ne peut y avoir de regard ni d'écriture. Nous verrons que cette ignorance initiale peut être précieuse pour l'élargissement du champ, lequel ouvre les gisements d'une réserve où il est possible de puiser les termes destinés à refonder et le mythe de l'enfance et le pacte natal.

On serait du reste tenté d'estimer que la solution la plus efficace serait de quitter sans retour la scène de l'enfance pour se nourrir de ce qui en fut intériorisé au gré des constructions et des démontages, des redéploiements et des restaurations, dans la féconde fréquentation des bribes, fragments, traces, vestiges pourvoyeurs de situations et de figures, de drames et de personnages, subissant la loi du déplacement, entre les substitutions et la sublimation.

Mais comment être en accord avec ce que l'homme porte au-dedans lorsque nous retournons régulièrement vers le site réel qui est à l'origine de la scène intérieure ? La métamorphose du lieu instaure une étrangeté renouvelée par égard à ce qui fut la familiarité même.

Et dans la constance des allers et retours, vous finissez par ne plus vous conformer aux stations du pèlerinage, vous n'entretenez plus le catalogue des ruines et des métamorphoses. Retour d'exil, dans l'inspection de ce qui reste du royaume, vous ne cherchez même plus à imaginer la transfiguration des formes qui logent dans un espace soumis à un changement n'ayant pas sollicité votre participation. Vous vous y trouvez ainsi doublement étranger: d'abord, je le répète, le site ne vous a pas attendu pour subir ses transformations ; ensuite, la signalétique qui en balise l'approche ne lève en vous ni l'approbation ni la connivence : n'oriente-t-elle pas les sens vers une iconographie illustrée et défendue par une classe de gardiens et de prêtres à laquelle vous n'appartenez pas et qui œuvre pour substituer à la réalité du pays une imagerie officielle, laquelle entre en dissonance avec la vérité du mythe que vous portez à vif, en aval, dans les labyrinthes de l'exil ?

Comme les signes anciens s'érodent, s'abîment, s'effritent ; comme, de par leur nature, les formes nouvelles ne sont pas montrables ; comme il est impossible de les muer à leur tour en signes (tout au plus se conforment-elles à l'économie du signal, lequel ne peut être ni le remède ni, l'adjuvant nécessaire à la sauvegarde du sens) ; il ne nous reste plus qu'à nous éloigner du rivage et du port d'attache pour continuer notre errance en quête du sens à travers l'élargissement de la scène du mythe tout en demeurant dans les circuits et les itinéraires qui se projettent à l'intérieur des frontières du pays natal où se partage, dans la pluralité des accents, l'amour d'une langue. Et ce sera par l'appropriation de l'étrangeté intérieure que se revivifiera le mythe de l'appartenance dans sa relativité même.

Avant de quitter le rivage, le photographe s'acquitte des possibilités que celui-ci offre. Son choix signale au passage qu'il a arpenté le front marin d'est en ouest, du nord au sud, et que son regard n'a pu retenir que les haltes qui échappent à l'imagerie convenue et comme imposée.

Pour sûr, ce qui fut fixé par le photographe ne peut servir à quelque réclame pour vendre le soleil, pas même la bavarde enseigne qui propose un comme chez soi à quelque passager étranger précisément visé dans son identité, à travers un message correctement émis dans sa langue : l'heureux démenti anthropologique apparaît de toute part, tant dans le support que dans les formes qui l'entourent comme par le personnel qui lui apporte son soutien.

Et les autres images retenues ne proposent que des survivances qui ne sont pas fidèles au label de l'usine solaire : aux rares restes de bâtis sur pilotis immergés dans une eau où les algues s'agglutinent en amas ; aux vestiges dérisoires d'un jeu d'enfant réalisé en pure perte au hasard d'un échafaudage dont la hauteur affiche un panneau qui imite l'apprentissage du geste pictural ; à cela s'ajoutent des scènes qui rappellent la continuité de certains arts et de certaines pratiques archaïques et magiques, telles l'enseigne qui se réfère à la chasse au faucon, ou les vapeurs qui voilent les corps autour de la source brûlante, ou encore la visite des saints dans un mausolée retiré, entré en agonie au fond de ce qui est perçu localement comme un Finistère, loin derrière le port désaffecté, entouré par la lagune, enveloppant du côté septentrional l'embouchure du plus grand oued qui traverse d'ouest en est le territoire.

Et même les toponymes les plus célèbres sont déroutés par le sujet anodin qui se défie de tout-signe spectaculaire et refuse de sélectionner le moindre indice de reconnaissance.

Parfois, le site résiste à l'effacement de la reconnaissance, soit par ce je-ne-sais-quoi qui détermine son atmosphère, soit par la manifestation ostentatoire d'un de ses vestiges archéologiques qui, du reste, n'a dû, par exception être retenu qu'en raison de l'ambivalence qui l'assimilerait à quelque ouvrage romain : ce sont probablement les dimensions monumentales qui entretiennent telle ambivalence ; quant à la forme de l'arc brisé, elle signe sans conteste le profil islamique de l'arche Fâtimide.

La stratégie de la déroute se vérifie ailleurs : comme dans la ville sainte où le photographe ne cherche pas à éclairer autrement l'archi vu : il se détourne du monumental pour ne proposer qu'une vue unique prise dans le registre de l'architecture vernaculaire. Le regard s'accroche à une paire de bols en terre reposant au seuil d'un mihrab divisé par la courbe et la contre-courbe d'une ligne d'ombre ; repère d'une heure fugace et mobile, privilège qui fixe l'éphémère lorsqu'il rappelle à l'instant de son inscription la ligne de partage d'un vortex Yin/Yang.

Très vite, dans son itinéraire, le photographe tourne le dos à la mer, il entre dans le pays intérieur. Les territoires de l'errance seront ceux du plateau, de la steppe et du désert. Au sein de ces étendues, le photographe demeure vigilant, il ne fait aucune concession, il contourne les poches qui y sont aménagées pour systématiser l'imagerie contemplée. Le discours que cette imagerie diffuse s'assimile à un bruit qui vrille l'ouïe et perturbe la quiète écoute. Il reste en outre un vecteur d'uniformisation grignotant les domaines de l'altérité intérieure.

Le photographe s'attarde dans les espaces vastes et vides qui rendent la parole précieuse et rare. Autour de son retrait rôde le vœu de silence.

Ne dit-on pas qu'à travers les paysages dépeuplés destinés à approfondir l'écoute du silence, on aménage la mise en scène du crime ?

Face à ces vues du vide (que de ténus repères distinguent à peine des lieux communs, c'est-à-dire de partout et de nulle part), je ne sais quelle alchimie m'impose la sortie de la logique du territoire que je peuple de figures venues d'ailleurs. Je vois Œdipe dans la variété de ses états et de ses âges. Je vois son ombre, avant le crime, fouler la steppe dans sa fougue juvénile, fuyant la prédiction de l'oracle, à la croisée des chemins, hésitant entre les pistes ; je vois son fantôme, après le crime, vieillard titubant et aveugle, étranger, banni, maudit, à la recherche d'une terre qui recevrait sa dépouille ; je le vois lié à la pierre sacrée, près de la mort, déjà sanctifié avant qu'il soit dissous dans le secret des dieux.

Peut-être cette présence imaginaire fut-elle suscitée par l'émergence de la lettre latine gravée sur le linteau à moitié enfoncé dans la terre meuble, et qui rappelle, parmi tant d'autres vestiges, que le sol de la patrie (j'utilise exprès ce mot, descendant du patri(ae) partiellement visible sur un morceau de marbre blanc appartenant à l'un des points du temps fixé par le photographe) avait participé à la culture de la tragédie antique : afin de lever l'oubli qui endort le territoire et le sépare du sentiment tragique ne convient-il pas de ranimer l'écho de la lettre morte enregistrée dans la mémoire des pierres, au moins à l'entour des théâtres, ou de ce qui y reste encore debout, entre les façades de scène et les gradins élevés sur l'étagement des arches ou creusés à flanc de colline ?

Dans le désert, il n'est nul besoin de recourir à des figures imaginaires. Les images qui nous sont proposées pour aborder ce territoire sont peuplées par ceux-là mêmes qui y vivent. Ici s'instaure la frontalité et se trouve assumé l'accord avec l'image que conserve le sens commun : comment m'expliquer un tel détournement de stratégie sinon par le fait que cet espace doit être ensemble celui qui est le plus étranger au photographe et celui qui présente une résistance remarquée à l'imagerie méprisée ?

Il y a comme une fraternité retrouvée à travers ces présences frontales et franches d'hommes, de femmes, jeunes et vieux, sûrs et discrets, se donnant à la confiance de l'œil qui mise et jauge ; il se pourrait que ce partage du don eût à se prolonger dans une sorte d'hymne offert aux derniers éclats d'une double survivance, celle des nomades et des Berbères, dont la future extinction participerait à l'appauvrissement du territoire qui n'aurait plus à recenser les ancestrales proximités des gestes simples qui lient le berger à l'agneau nouveau-né, qui par infusion donnent au chamelier le visage de sa bête, qui prolonge l'homme dans la terre qu'il remue.

Ainsi, dans le désert, le photographe accorde au mieux l'alternance du vide et du peuplement. Dans l'acquiescement de la dette à l'égard d'un natal élargi à de tels horizons, il ne pouvait s'abstenir de témoigner par le miracle du jardin : à défaut d'avoir proposé l'enchaînement des colonnes et la succession des nefs, il nous offre le modèle de la mosquée telle qu'il décline son ombre à travers les rangées de hauts troncs et les retombées de palmes qui se joignent et qui offrent une esquisse précipitant l'avènement de l'arc.

Face aux atteintes et aux dommages qu'a subis la scène de l'enfance, ce sont de telles étrangetés offertes et appropriées qui ont conduit le photographe à s'acquiescer provisoirement de la dette que réclame le pacte du natal. Aussi pourra-t-il obtenir un répit supplémentaire pour continuer de parcourir les contrées du monde dans la liberté que procure la certitude du royaume qu'apporte le pays revisité, reconsidéré ; redéployé à travers ses territoires selon les choix et les urgences que vous dicte la contingence du vivant.

LA LOGIQUE DU TERRITOIRE

Abdelwahab Meddeb, Paris, septembre 1997.